

vrai que la perte des canots auxiliaires permit aux Indiens de tromper parfois la croisière et d'introduire quelques vivres dans la ville (23). Mais ces secours étaient sans importance, et la population entassée dans Mexico, malgré la joie d'un triomphe momentané et les trompeuses assurances des prêtres, commençait à subir l'étreinte d'un ennemi plus terrible que celui qui assiégeait ses portes, la famine.

(23) Bernal Diaz, *Historia de la conquista, ubi sup.*

## CHAPITRE VII.

SUCCÈS DES ESPAGNOLS. — OUVERTURES INUTILES A GUATEMOZIN.  
— ÉDIFICES RASÉS. — TERRIBLE FAMINE.  
— LES TROUPES S'ÉTABLISSENT SUR LA PLACE DU MARCHÉ.  
— MACHINE DE GUERRE.

1521.

Ainsi s'écoulèrent les huit jours prescrits par l'oracle. Le neuvième soleil vit la belle cité de Mexico toujours enveloppée par son inexorable ennemi. Les prêtres aztèques avaient commis une grande faute, trop commune aux faux prophètes, impatients de produire une forte impression sur leur troupeau crédule, en assignant un terme aussi court à l'accomplissement de leurs prédictions (1).

Les chefs tezcucans et tlascalans envoyèrent alors un message à leurs troupes pour les prévenir que la prophétie ne s'était pas réalisée et pour les rappeler dans le camp chrétien. Les Tlascalans, qui avaient fait halte en route, s'empressèrent de revenir, honteux de leur crédulité et pleins de leur vieille animosité, qu'irritait encore l'artifice dont ils avaient été les dupes. Leur exemple fut suivi par la plupart des autres confédérés, avec la légèreté naturelle à un peuple superstitieux. En peu de temps, le général espagnol se trouva à la tête d'une force auxiliaire moins nombreuse, mais n'en remplissant pas moins son but. Il accueillit ses alliés avec une politique bienveillance; tout en leur rappelant qu'ils s'étaient rendus coupables du plus grand des crimes en abandonnant ainsi leur

(1) Et pourtant les prêtres étaient beaucoup moins à blâmer, s'il est vrai, comme nous l'assure Solis, « que le diable se donnait beaucoup de mal en ce temps-là pour souffler dans les oreilles de son troupeau ce qu'il ne pouvait insinuer dans son cœur. » *Conquista*, lib. 3, cap. 22.

général, il leur promit de l'oublier en considération de leurs services passés. Ils devaient bien savoir, toutefois, que ces services n'étaient pas nécessaires aux Espagnols, qui avaient continué le siège avec tout autant de vigueur en leur absence; mais il voulait que ceux qui avaient partagé les périls de la guerre avec lui eussent aussi leur part du triomphe, et assistassent à la ruine de leur ennemi commun, qu'il leur promit à leur tour devoir être prochaine, avec une confiance mieux fondée que celle des prophètes mexicains.

Cependant les menaces et les machinations de Guatemozin n'étaient pas sans effet sur les provinces éloignées. Avant l'entier retour des alliés, Cortés reçut une ambassade de Cuernavaca, ville située à dix ou douze lieues de distance, et une autre ambassade de plusieurs villes amies des Otomies, plus éloignées. Elles imploraient sa protection contre de formidables voisins qui les menaçaient de les attaquer à cause de leur alliance avec les Espagnols. Ces derniers avaient plutôt besoin de secours eux-mêmes qu'ils n'étaient en mesure d'en donner (2). La plupart des officiers étaient donc d'avis de ne pas céder à une demande qui devait encore affaiblir leurs troupes. Mais Cortés sentait combien il lui importait de ne pas laisser voir l'impuissance où il était de secourir ses alliés: Plus notre faiblesse est grande, dit-il, plus nous devons la cacher sous une apparence de force (3).

Il envoya immédiatement Tapia avec un corps d'environ cent hommes dans une direction, et Sandoval dans une autre avec un détachement un peu plus considérable, leur recommandant de ne prolonger, en aucun cas, leur absence au delà de dix jours (4). Les deux capitaines exécutèrent promptement et

(2) « Y tenemos necesidad antes de ser socorridos, que de dar socorro. » *Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 272.

(3) « Dieu sait, dit le général, le péril où nous nous trouvions. Pero como nos convenia mostrar mas esfuerzo y ánimo, que nunca, y morir peleando, disimulabamos nuestra flaqueza así con los amigos como con los enemigos. » *Rel. terc.*, p. 275.

(4) Les forces de Tapia se composaient de dix cavaliers et quatre-vingts

avec succès leur mission. Tous les deux rencontrèrent et défirent l'ennemi en bataille rangée, dévastèrent son territoire, et rentrèrent dans le laps de temps marqué. Ils furent bientôt suivis par des ambassadeurs des villes vaincues, sollicitant l'alliance des Espagnols; ainsi la double expédition eut pour résultat d'attirer de nouveaux alliés à Cortés, et, ce qui était plus essentiel encore, de convaincre les anciens que les Espagnols voulaient et pouvaient les protéger.

La fortune, rarement favorable ou défavorable à demi, envoya à la Vera-Cruz un vaisseau chargé de munitions de guerre. C'était une partie de la flotte destinée aux côtes de la Floride, par le vieux et romanesque chevalier Ponce de Léon. La cargaison fut immédiatement débarquée par les autorités de la ville et dirigée sans délai sur le camp, où elle arriva fort à propos, car le manque de poudre en particulier se faisait sérieusement sentir (5). Ainsi recruté d'hommes et de munitions, Cortés résolut de reprendre les opérations du siège, mais sur un plan tout différent.

Dans les premières délibérations, deux systèmes, si l'on se le rappelle, se présentaient au général: l'un était de se retrancher dans le cœur de la capitale, et de poursuivre de ce point les hostilités; l'autre était le siège avec le blocus. Les deux systèmes soulevaient de sérieuses objections, qu'il crut éviter par celui qu'il adopta définitivement. Ce fut de ne plus faire un pas sans garantir l'entière sécurité de l'armée, non-seulement sur ses derrières, mais dans ses progrès. Il ordonna de combler toute brèche de la chaussée, tout canal dans les rues, et si so-

fantassins; le grand alguacil, titre donné à Sandoval, avait sous ses ordres dix-huit cavaliers et cent fantassins. *Rel.*, *terc. loc. cit.* Voyez aussi Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 26.

(5) « Pólvora y ballestas, de que tenemos muy estrema necesidad. (*Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 278.) Ce fut probablement l'expédition où Ponce de Léon perdit la vie; expédition dans le pays même que ce vaillant chevalier avait visité une première fois à la recherche alors de la *fontaine de santé*. L'histoire est racontée d'une manière très-piquante par Irving, dans ses « *Compagnons de Colomb*. »

lidement qu'il fût impossible de les déblayer. Les matériaux ne manquaient pas; car, à mesure que l'armée avançait, tous les édifices privés ou publics, temples ou palais, étaient condamnés à la démolition! Aucun bâtiment ne devait être épargné. Tous devaient être rasés, jusqu'à ce que, pour employer le langage du conquérant, « l'eau fût convertie en terre ferme, » et un terrain uni et plat ouvert aux manœuvres de l'artillerie et de la cavalerie (6).

Cortés ne se vit pas sans regret réduit à prendre cette détermination. Il désirait sincèrement épargner la ville, le plus beau trophée de la conquête; « la plus belle chose du monde, » disait-il alors dans son enthousiasme (7). Mais là où chaque maison devenait une forteresse, là où toutes les rues étaient entrecoupées de canaux, l'expérience avait prouvé qu'on ne pouvait se rendre maître de la ville sans cette dure nécessité. Il y avait peu d'espoir d'accommodement avec les Aztèques, qui, loin d'être abattus par les maux qu'ils avaient déjà soufferts, et par la longue perspective de ceux qui les attendaient encore, déployaient un caractère aussi hautain, aussi implacable que jamais (8).

Les alliés indiens apprirent avec une vive satisfaction les intentions du général; ils répondirent à son appel en lui offrant des milliers de pionniers, armés de leurs coas ou pioches du pays; tous prêtaient avec la plus grande ardeur leur

(6) La manière calme et simple dont le *conquistador* raconte, selon son ordinaire, ces événements, a quelque chose d'effrayant par sa simplicité même: « Acordé de tomar un medio para nuestra seguridad, y para poder mas estrechar à los enemigos; y fué, que como fuessemos ganando por las calles de la ciudad, que fuessen derrocando todas las casas de ellas, del un lado, y del otro; por manera, que no fuessemos un paso adelante, sin lo dejar todo asolado, y lo que era agua, hacerlo tierra-firme, aunque obiesse toda la dilacion, que se pudiesse seguir. » *Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 279.

(7) « Porque era la mas hermosa cosa del mundo. » *Rel. terc.*, ap. Lorenzana, p. 278.

(8) « Mas antes en el pelear, y en todos sus ardidés, los hallabamos con mas ánimo, que nunca. » *Rel. terc., ubi sup.*, p. 279.

aide à cette œuvre de destruction (9). En peu de temps, les brèches des grandes chaussées furent si bien remplies, que les Indiens ne les molestèrent plus sur ce point. Cortés lui-même donna l'exemple en portant de ses propres mains des pierres et du bois (10). Les édifices des faubourgs furent complètement rasés, les canaux comblés avec les décombres, un vaste espace autour de la ville se trouva ainsi dégagé et libre pour les manœuvres de la cavalerie. Les Mexicains ne virent pas d'un œil indifférent cette dévastation des avenues de leur ville; ils firent de constants efforts pour interrompre les travaux des assiégeants; mais ces derniers travaillaient sous la protection de leur artillerie (11).

Le rayon de prospérité qui avait lui un instant sur Mexico s'évanouit. La famine et son hideux cortège sévissaient au milieu de cette population entassée. Les approvisionnements réunis pour le siège s'épuisaient. Les victimes humaines et les rares secours apportés par quelques pirogues parvenues à tromper la croisière, n'atténuaient guère le mal (12). Quel-

(9) Il est pourtant difficile de croire à l'assertion de l'historien tezcucan, que cent mille Indiens accoururent au camp dans ce but. « Viniesen todos los labradores con sus coas para este efecto con toda brevedad... Llegaron mas de cien mil de ellas. Ixtlilxochitl, *Venida de los Esp.*, p. 42.

(10) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 133.

(11) Sahagun, qui tenait ce récit des acteurs même du drame, et qui en avait vu le théâtre avant que les dégâts fussent réparés, écrit avec toute l'animation d'un témoin oculaire. « La guerra por agua y por tierra fué tan porfiada y tan sangrienta, que era espanto de verla, y no hay posibilidad, para decir las particularidades que pasaban; eran tan espesas las saetas, y dardos, y piedras, y palos, que se arrojavan los unos à los otros, que quitavan la claridad del sol; era tan grande la voceria, y grita, de hombres y mugeres y niños que voceaban y lloraban, que era cosa de grima; era tan grande la polvareda, y ruido, en derrocar y quemar casas y robar lo que en ellas habia, y cautivar niños y mugeres, que parecia un juicio. » *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 42, cap. 38.

(12) La chair des chrétiens ne leur procura pas le régal accoutumé; car les Mexicains lui trouvèrent un goût très-amer; ce que le bon capitaine Diaz regarde comme un miracle tout spécial. *Ibid.*, cap. 133.

ques Indiens tiraient une pauvre nourriture d'une substance mucilagineuse, recueillie en petites quantités sur la surface du lac et des canaux (13). D'autres apaisaient leur faim en dévorant des rats, des lézards et d'autres reptiles qui n'avaient pas encore déserté la ville affamée. Les jours de Mexico semblaient déjà comptés.

Le général espagnol, tandis qu'il tenait ainsi l'épée suspendue sur la ville, voulut tenter un dernier effort pour la sauver. Il décida trois nobles aztèques, faits prisonniers dans un des derniers engagements, à porter un message à Guatemozin. Ce ne fut pas sans répugnance de leur part, car ils craignaient pour eux-mêmes les conséquences de cette mission. Cortés disait à l'empereur mexicain que les Aztèques avaient fait tout ce que des gens courageux pouvaient faire pour la défense de leur pays. Il ne leur restait maintenant aucun espoir, aucune chance de salut. Leurs vivres étaient épuisés; leurs communications coupées; leurs vassaux les avaient abandonnés; leurs dieux mêmes les avaient trahis. Ils n'avaient d'autre parti à prendre que de se rendre à l'instant. Il pria le jeune monarque d'avoir pitié de ses propres sujets, qui périssaient sous ses yeux, et de cette belle ville dont les monuments s'écroulaient tous les jours. « Reconnaissez de nouveau, disait-il, la suzeraineté du roi de Castille, le passé sera oublié. Les personnes et les propriétés, en un mot, tous les droits des Aztèques seront respectés. Votre autorité royale sera confirmée, et l'Espagne prendra de nouveau votre ville sous sa protection (14). »

L'œil du jeune monarque s'enflamma, son teint sombre se colora soudain, lorsqu'il entendit cette humiliante proposition. Mais si son cœur était plein de toutes les impétueuses

(13) Bernal Diaz, *ubi sup.*

Cette substance mucilagineuse, séchée au soleil, avait un goût approchant de celui du fromage, et formait en tout temps, d'après Clavigero, une partie de la nourriture des classes pauvres. *Stor. del Messico*, t. 2, p. 222.

(14) Bernal Diaz, *ibid.*, cap. 134.

passions de l'Indien, il avait toutes les qualités d'un « aimable cavalier, » dit un de ses ennemis qui le connaissait bien (15). Il ne fit aucun mal aux envoyés de Cortés; une fois la première irritation calmée, il réfléchit froidement à son message, et assembla un conseil de ses sages et de ses guerriers. Les uns furent d'avis d'accepter les propositions des Espagnols, puisqu'il n'y avait pas d'autre chance de salut. Mais les prêtres envisagèrent tout autrement la question. Ils savaient que le triomphe du christianisme amènerait la ruine de leur ordre. « La paix, disaient-ils, est bonne en elle-même, mais elle ne peut l'être avec les hommes blancs. » Ils rappelèrent à Guatemozin la destinée de son oncle Montezuma; la manière dont les Espagnols avaient récompensé son hospitalité; l'arrestation et l'emprisonnement de Cacama, le cacique de Tezcuco; le massacre des nobles par Alvarado; l'insatiable avarice des conquérants, qui avaient dépouillé le pays de tous ses trésors; la profanation des temples; les injures et les insultes dont ils avaient comblé le peuple et la religion. « Mieux valait, disaient-ils, se confier aux promesses de leurs dieux, qui avaient si longtemps veillé sur la nation. Mieux valait même, au besoin, sacrifier tout d'un coup leur vie pour leur pays, que de la traîner dans l'esclavage et les souffrances, sous le joug des perfides étrangers (16). »

L'éloquence des prêtres, qui touchaient habilement à tous les griefs des Mexicains, souleva de nouveau le ressentiment de Guatemozin. « Puisqu'il en est ainsi, s'écria-t-il, ne songeons plus qu'à pourvoir aux plus pressants besoins du peuple. Que quiconque tient à la vie n'ose parler de se rendre. Nous saurons du moins mourir en guerriers (17). »

(15) « Mas como el Guatemuz era mancebo, y muy gentil hombre y de buena disposicion. » Bernal Diaz, *loc. cit.*

(16) « Mira primero lo que nuestros dioses te han prometido, toma buen consejo sobre ello y no te fies de Malintzin, ni de sus palabras, que mas vale que todos muramos en esta ciudad peleando, que no vernos en poder de quien nos harán esclavos y nos atormentarán. » Bernal Diaz, *ubi sup.*

(17) Bernal Diaz, *ubi sup.*

Les Espagnols attendirent deux jours la réponse à leur ambassade ; mais ils n'en devaient recevoir d'autre qu'une sortie générale des Mexicains, qui, se répandant par toutes les issues de la capitale, comme une rivière débordée, se ruèrent jusqu'aux retranchements des assiégeants, menaçant de les écraser par leur seul nombre. Mais la position des Espagnols sur les chaussées assurait la protection de leurs flancs, et le peu de largeur de la digue donnait à leur petite batterie tous les avantages d'une plus grande. Le feu de l'artillerie et de la mousqueterie éclatait sans interruption sur les chaussées, au milieu des nuages d'une fumée sulfureuse qui, roulant sur les eaux, enveloppaient la ville indienne. Les brigantins canonnaient en même temps les assiégés, qui, après de vains efforts pour se maintenir, furent refoulés en désordre dans la capitale, où leur fureur désarmée s'éteignit en lointains murmures.

Cortés poursuivit alors avec ardeur son plan de destruction. Chaque jour les corps d'armée assiégeants pénétraient plus avant dans les quartiers qu'ils avaient mission d'envahir. Sandoval dirigeait probablement ses opérations contre la partie nord-est de la ville. Les édifices bâtis avec la pierre poreuse nommée *tetzontli*, bien qu'en général peu élevés, étaient si vastes et les canaux si nombreux, que le progrès du siège était naturellement lent. Mais tous les jours l'armée se renforçait de troupes indiennes des pays voisins, dont l'ardeur et la coopération active attestaient leur impatience de secouer le joug aztèque.

Les Mexicains étaient remplis d'une rage impuissante à la vue de leurs majestueux édifices, de leurs temples, de tout ce qu'ils vénéraient, s'écroulant sous la pioche et remplissant de leurs décombres ces canaux construits avec tant de peine et de science, à leurs yeux du moins. Leur florissante cité ne serait plus bientôt qu'un désert. Dans leur douleur, ils couvraient d'amers sarcasmes les alliés indiens. « Poursuivez votre œuvre, disaient-ils, plus vous démolirez, plus vous aurez à rebâtir. Si nous sommes vainqueurs, vous rebâtirez pour

nous ; si vos amis les blancs l'emportent, vous travaillerez pour eux (18). » L'événement justifia cette prédiction.

Plusieurs fois les Aztèques, aveuglés par le désespoir, se précipitèrent sur les troupes qui protégeaient les travailleurs. Mais ils étaient repoussés par d'impétueuses charges de cavalerie ou reçus sur les longues piques de Chinantla, qui rendirent d'excellents services aux assiégeants. Cependant, à la fin du jour, lorsque les Espagnols retiraient leurs troupes, ayant soin de faire prendre les devants à la multitude des alliés indiens, les Mexicains tentaient d'ordinaire une attaque plus formidable. Ils se précipitaient comme autant de torrents par toutes les rues et les issues adjacentes sur la vaste surface rasée par l'ennemi, et attaquaient avec impétuosité ses flancs et son arrière-garde. Les Espagnols essayèrent ainsi à leur tour des pertes considérables, jusqu'à ce qu'une embûche dressée par Cortés dans les édifices voisins du grand temple leur eût fait tant de mal qu'ils agirent désormais avec plus de prudence.

Quelquefois la guerre prenait un aspect tout chevaleresque, et des rencontres d'homme à homme avaient lieu entre les combattants, qui échangeaient des cartels, surtout les guerriers indigènes. Ces espèces de duels avaient pour théâtre ordinaire les *azoteas*, dont la surface étendue et plane offrait un véritable champ clos. Un jour un Mexicain, d'une taille de géant, brandissant une épée et un bouclier qu'il avait enlevés aux chrétiens, défia ses ennemis en combat singulier. Un jeune page de Cortés, nommé Nuñez, obtint de son maître la permission d'accepter le cartel de l'Aztèque ; et s'élançant sur l'*azotea*, il parvint, après une longue lutte, à vaincre son antagoniste, qui avait le désavantage de combattre avec des armes

(18) « Los de la ciudad como veian tanto estrago, por esforzarse, decian á nuestros amigos, que no ficiessen sino quemar, y destruir, que ellos se las harian torrar á hacer de nuevo, porque si ellos eran vencedores, ya ellos sabian, que habia de ser así, y si no que las habian de hacer para nosotros. » *Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 286.